

## Quelques femmes remarquables dans l'histoire du département de l'Aisne.

---

On parle souvent des hommes célèbres ou des grands notables d'un pays, d'une région ou d'un département. Il est injuste de ne pas citer aussi les hauts faits ou les activités parfois remarquables de certaines femmes, soit qu'elles en aient assumé elles-mêmes la responsabilité, soit quelles les aient habilement suggérées à leurs compagnons masculins, époux, frères ou amants.

Je voudrais essayer de rendre à quelques-unes de ces femmes la place qui leur est due dans l'histoire du département de l'Aisne. En parcourant cette histoire depuis les premiers temps, nous allons noter au passage leur existence et leur importance.

Nous ne citerons pas seulement les Picardes nées ou ayant vécu dans le département, mais éventuellement les femmes d'ailleurs, qui, au cours de leur passage, ont laissé des souvenirs importants qui concernent l'histoire de la France et du département.

Commençons notre étude à l'époque où la région, actuellement département de l'Aisne, était occupée par les Francs : Clovis, né vers 466, élimine peu à peu les autres chefs Francs, bat Syagrius à Soissons et constitue un État qui va jusqu'à la Loire.

Au moment de sa mort en 511, il partage ses domaines entre ses quatre fils - L'Aisne fera partie du royaume de Soissons où règnera son troisième fils : Clotaire I<sup>er</sup>. C'est une époque barbare où les familles se déchirent sans pitié.

A partir de Soissons, Clotaire va reconstituer, réunifier le royaume de Clovis, son père, en combattant ses frères dont l'un deux, Clodomir, est en Thuringe. Revenant à Soissons en 529 de sa campagne d'Alemanie il ramène deux enfants captifs : une fillette de 8 ans, Radegonde, accompagnée de son frère. La fille sera élevée à Athis-en-Vermandois. Elle apprend le latin, le français et reçoit un enseignement religieux.

Lorsqu'elle a dix-sept ans, le Roi Clotaire, qui en a quarante et un, l'épouse. Et Radegonde est ainsi l'une de ses six épouses successives, celle qu'il préféra : la seule à qui il consentira le titre de Reine.

Bien que n'étant pas Picarde, elle règne donc à Soissons en Neustrie. De la Neustrie reconstituée par son mari va naître la France ; on peut dire que Radegonde est l'une des premières, sinon la première Reine de France.

Très pieuse, elle supporte mal les mœurs barbares de l'époque et, lorsqu'elle apprend que, pour une raison inconnue, Clotaire a fait massacrer son frère, elle ne peut en supporter davantage. Elle se rebelle, s'enfuit et se rend à Noyon, en 514, trouver l'évêque saint Médard qu'elle supplie de la libérer de ses devoirs conjugaux et d'accepter qu'elle se consacre à Dieu.

Médard hésite, puis accepte de la faire *diaconesse* ; mais le roi poursuit son épouse, qui s'enfuit jusqu'à Poitiers, à la limite extrême du royaume, au sud de la Basse-Loire. Clotaire la rejoint à Tours, puis à Poitiers, où les évêques et religieux finissent par obtenir du roi qu'il consente à laisser Radegonde mener une vie religieuse.

A Poitiers, elle fonde alors un monastère. Sa piété est si admirée au-delà même des frontières que Justin, l'empereur d'Orient, lui envoie un fragment de ce qu'on pense être la croix sur laquelle Jésus a été crucifié. Le monastère de Radegonde s'appellera le monastère de la Sainte-Croix. Le Chapelain du monastère, Fortunat, est un poète historien qui a dépeint la vie de saint-Martin, l'ancien évêque de Tours ; il entretient avec Radegonde des relations littéraires et décrira la grande piété de l'ancienne reine de Soissons qui mourra à soixante six ans après avoir remis son testament à Grégoire de Tours, successeur de saint Martin à l'évêché.

L'exemple de la révolte de Radegonde contre la barbarie et les mœurs criminelles, et sa grande dévotion lui valurent d'être béatifiée.

Sa belle-mère, femme de Clovis, avait également été béatifiée : Sainte Clotilde, qui avait épousé Clovis en 493 l'avait poussé à se convertir au catholicisme. Le règne de Clovis est l'objet des chroniques de Grégoire de Tours.

Clotaire I<sup>er</sup>, l'époux de Radegonde, eut deux fils - l'un épousera Brunehaut qui, devenue reine d'Austrasie à la mort de son époux, s'installera à Laon. L'autre aura successivement trois épouses : la deuxième, sœur de Brunehaut, fut assassinée par la troisième, Frédégonde, qui sera reine de Neustrie après la mort de son mari.

Les deux reines, veuves des deux frères, s'affrontent dans l'Aisne à Laffaux en 596. Brunehaut, perdante, finira plus tard tragiquement, attachée, à quatre vingt ans, à la queue d'un cheval emballé par le fils de Frédégonde : Clotaire II.

C'est Brunehaut qui avait fondé à Laon la fameuse abbaye Saint-Vincent. Cinquante ans plus tard en 645, une autre abbaye, l'abbaye Saint-Jean est fondée à Laon. grâce aux libéralités d'une femme : Salaberge, épouse et mère de puissants seigneurs. Cette abbaye abritera jusqu'à trois cents religieuses dont une fille de Charlemagne.

L'arrière-petit-fils de Clotaire I<sup>er</sup> sera Dagobert, le fameux roi de saint Eloi... Le deuxième fils de Dagobert, Clovis II aura lui aussi une épouse qui sera béatifiée : sainte Bathilde. Bathilde est comme Rade-

gonde, d'origine étrangère ; vendue comme esclave au Maire du Palais du Roi, elle plut au roi, dont la capitale est toujours Soissons, et le roi l'épousera. Clovis II, hélas, devint fou à vingt-trois ans et Bathilde règnera pendant dix ans à Soissons jusqu'à la majorité de son fils Clotaire III dont le parrain était saint Eloi. Elle règnera avec une grande sagesse, et très pieuse, se retira à l'abbaye de Chelles qu'elle avait fondée, y acceptant tous les sacrifices et tous les renoncements. Elle y mourut en 680 à l'âge de quarante-cinq ans ; en raison du bel exemple de piété qu'elle avait donné, elle fut canonisée, par Nicolas 1<sup>er</sup>, élu pape en 858.

Mais il n'y a pas dans notre région que des reines remarquables par leur sainteté. Après la fin des Mérovingiens, va naître à Laon en 726, celle qui sera la mère de Charlemagne : Bertrade de Laon.

Après les Francs et les Mérovingiens de Soissons vont apparaître les Carolingiens de Laon ; Laon deviendra leur capitale.

Pourquoi connaît-on maintenant Bertrade sous le vocable de Berthe au Grand Pied ? Sans doute parce que quatre siècles plus tard en 1275, Adam le Roi, ménestrel d'Henri II, écrit un roman qui fut célèbre en France, en Italie et en Allemagne, roman tiré d'une vieille chanson de geste dans laquelle une certaine Berthe, fille de Blanchefleur, reine de Hongrie, a un pied plus grand que l'autre. Dans le roman, cette Berthe est cependant demandée en mariage par le Roi Pépin. Berthe arrive à la cour, accompagnée de deux suivantes dont l'une, Aliste lui ressemble étrangement bien qu'ayant les deux pieds égaux. A la suite de sombres intrigues fomentées par la mère d'Aliste, le roi accueille dans son lit Aliste, croyant qu'il s'agit de Berthe. Berthe, elle, a été enlevée, confiée à un garde-chasse nommé Simon et à sa femme qui apprend à Berthe pendant huit années à "filer la quenouille". Mais la visite de Blanchefleur, la reine de Hongrie, venue embrasser sa fille fait découvrir l'imposture. Le roi Pépin condamne la mère d'Aliste à être brûlée sur le bûcher, retrouve Berthe, dont le grand pied prouve l'identité réelle et la ramène en triomphe à la cour. Pépin et Berthe auront six enfants dont l'aîné sera Charlemagne.

Tout cela n'est que la légende.

En fait Berthe de Laon est la jolie fille du Comte Caribert. Elle est cependant affligée d'un pied bot. Elle a quinze ans, en 741, à la mort de Charles Martel à Quierzy. Lorsque le Comte Caribert apprend que le fils de Charles Martel (avec lequel il a combattu autrefois à Poitiers) Pépin, son nouveau suzerain, est attaqué par son demi-frère Griffon, il vole à son secours et ramène Pépin à Laon pour fêter leur victoire.

Pépin le Bref a vingt-six ans. Il est marié, il a plusieurs enfants. Néanmoins il devient follement amoureux de Berthe et l'emmène dans sa résidence de Quierzy. Berthe suivra Pépin dans ses déplacements, notamment vers Mayence. Mais elle revient souvent à Quierzy. Elle a de Pépin un enfant, Charles, le futur Charlemagne qu'on a dit né à

Ingelheim au cours d'une campagne de Pépin en Alemanie. Mais d'autres auteurs le disent né soit à Quierzy, soit à Choisy-au-Bac où Pépin a une autre résidence.

Berthe embellit Quierzy, rend la maison fleurie, confortable, y introduit propreté et hygiène. Cependant le pape Zaccharie exige que Pépin régularise sa situation. Pépin répudie donc sa première femme et dote généreusement les enfants qu'il en a eus. Il épouse Berthe en 740. En 752, Boniface, archevêque de Mayence, vient à Soissons et couronne Pépin roi et Berthe reine. Le nouveau pape Etienne II les visite l'année suivante à Quierzy. En 768, Pépin meurt. Le 9 octobre, Charlemagne est proclamé roi à Noyon. Il a vingt-six ans.

Berthe ordonne tout, en maîtresse, à la cour, organise les résidences, aménage les domaines. Elle aide son fils à régner, impuissante cependant à l'empêcher d'enlever leurs droits aux enfants de son frère Carloman, mort à Samoussy en 771, à l'âge de vingt ans. Fatiguée elle se retire à Choisy sur la rivière Aisne où elle meurt, en 783, à cinquante-sept ans.

Seize ans après, le jour de Noël 800, son fils est couronné empereur de Rome par le pape Léon III dans la basilique Saint-Pierre de Rome et devient ainsi empereur d'Occident.

Toutes les femmes remarquables dans l'histoire du département de l'Aisne n'ont pas l'importance de la mère de Charlemagne. Certaines dames jouiront d'un grand renom : telles les épouses des sires de Coucy.

Ade de Coucy est celle d'Enguerrand de Boves, celui qui tua le lion dans la forêt de Saint-Gobain au XI<sup>ème</sup> siècles. Originaire de Marle c'est la mère du fameux Thomas de Marle. Elle semble n'avoir pas toujours plu à son mari ; d'ailleurs il épousa à la mort de Ade une femme pourtant déjà mariée, Sibylle de Porceau, épouse de Godefroy, Comte de Namur, avec lequel il guerroya pendant des mois. Ce mariage suscita de la part des autorités ecclésiastiques quelques réactions qui s'apaisèrent grâce à l'évêque de Laon, parent des Coucy ; le Comte de Namur finit lui-même par se remarier.

Thomas de Marle se maria trois fois, Enguerrand II, une fois et Raoul I<sup>er</sup> deux fois. Toutes les épouses des Coucy étaient de très noble souche. La deuxième femme de Raoul est Alix de Dreux, fille de Robert de France, ce qui fait du sire de Coucy, le cousin de Philippe Auguste. Leurs fils, Enguerrand III de Coucy, se maria aussi trois fois, avec de grandes dames : Sa 2<sup>ème</sup> épouse est Mahaut de Saxe, petite-fille du roi d'Angleterre. De sa 3<sup>ème</sup> femme, Marie de Montmirel, il eut cinq enfants dont Raoul II qui lui succéda et Enguerrand IV sous le règne duquel s'amorça, peut-on dire, le déclin du domaine.

Raoul II avait épousé la fille du Comte de Ponthieu, veuve du Comte d'Eu, mais il lui préférait Gabrielle de Levergies, épouse du sire de

Fayel ; cette femme ne craignait pas de porter ostensiblement les couleurs de Raoul de Coucy, lorsqu'il partit en croisade avec Saint-Louis-Hélas, tué à Massoure en terre sainte, Raoul, avant de mourir, a le temps de confier à son écuyer une lettre pour la dame de ses pensées et lui ordonne de lui porter son cœur. L'écuyer, selon la légende, exécute l'ordre de Raoul. Mais parvenu à destination, il est reconnu par le Sire de Fayel qui l'arrête, lui confisque le cœur précieusement rapporté. Le mari bafoué fait hacher ce cœur par son cuisinier et le fait manger à sa femme ; l'infidèle, s'enfermera dans sa chambre, jeûnera des jours entiers et mourra parmi les sanglots et les larmes, raconte Jovet dans sa *"Notice sur les anciens seigneurs de Coucy"*.

Puis les sires de Coucy se succèdent : leurs femmes sont toujours de grandes dames : Jeanne de Flandre pour Enguerrand IV, Catherine d'Autriche pour Enguerrand VI, Elisabeth d'Angleterre 2<sup>ème</sup> fille du Roi d'Angleterre pour Enguerrand VII, mort en 1397. La fille de ce dernier, Marie de Coucy sera la dernière à posséder Coucy et son domaine. Veuve de son mari, Henry de Bar, Marie perd son fils tué à Azincourt, sa fille a épousé Louis de Luxembourg, Connétable de France. Elle va, par nécessité, vendre le domaine à Louis d'Orléans pour quatre-cent milles livres comptant, plus d'autres échéances. Cette vente lui provoque des difficultés avec sa sœur Elisabeth et le mari de celle-ci le Comte de Bourgogne. Louis d'Orléans, frère de Charles VI, donnera d'ailleurs par la suite le domaine en apanage à Claude de France puis à Diane de Valois.

Marie de Coucy, Comtesse de Soissons avait disjoint de sa vente le Comté de Soissons dont Louis d'Orléans s'empara. Les enfants de Marie de Coucy protestèrent, puis transigèrent, et Jeanne de Bar, fille de Marie, finit à la mort de son frère par conserver seule, en échange, les Chatellenies de La Fère et de Marle.

Mais puisque nous parlons des femmes appartenant aux grandes et nobles familles de l'Aisne, n'oublions pas qu'il y a dans la région la célèbre famille des Comtes de Vermandois.

Au 10<sup>ème</sup> siècle, Herbert II de Vermandois a épousé sa nièce, fille de Béatrice (sa sœur) et de Robert I<sup>er</sup> roi de France - Cette fille Hildebrand sera donc la tante d'Hugues Capet (petit fils de Béatrix).

Plus tard au 12<sup>ème</sup> siècle, Philippe d'Alsace Comte de Flandre a épousé Elisabeth de Vermandois. Il est devenu Comte de Vermandois et entre autres gouverneur de Chauny. Le couple n'a pas d'enfant et le Vermandois échoue à la sœur d'Elisabeth, Alienor - D'Alienor va dépendre le rattachement du Vermandois à la couronne de France. En effet par un traité de 1191, Alienor cède à Philippe Auguste, roi de France, le Vermandois, le Valois avec Chauny, Saint-Quentin, Lassigny, Ribemont, Origny etc... sous réserve qu'elle n'ait, comme sa sœur, pas de postérité. Alienor tentera cependant, mais vainement d'avoir des enfants ; elle se mariera quatre fois, avec le comte de

Nevers, le comte de Boulogne, le comte de Beaumont-sur-Oise, le comte de Sancerre.

D'autres femmes de la Famille de Vermandois auraient pu être citées : Adelaïde qui, née en 953, avait épousé le fils du roi de France Louis IV ; Adèle, née en 1079, épouse du fils du roi de France Henri 1<sup>er</sup> et enterrée à Ourscamp.

Mais quittons le moyen-âge et parvenons aux temps plus civilisés du 15<sup>ème</sup> siècle. C'est un devoir que de relater encore une fois le passage même rapide, dans le département de l'Aisne, d'une femme exceptionnelle et qui y laissa quelques souvenirs ; Jeanne d'Arc, au destin brillant puis cruel.

On sait que Jeanne avait accompagné, sinon mené, Charles VII à Reims pour son sacre, dont les cérémonies se terminèrent le 20 juillet 1429. Le lendemain, elle accompagne son roi à Corbeny (dans l'Aisne) où traditionnellement les rois de France obtenaient, des reliques de saint Marcoul, le pouvoir de guérir les écrouelles par le toucher des ganglions du cou. C'est à Corbeny que le roi reçut la soumission de la ville de Laon.

Notons au passage que le gouverneur de Laon était Etienne de Vignole, surnommé La Hire, surnom qui devint le nom du valet de cœur des jeux de cartes. Dans sa "*Vie de Jeanne d'Arc*", Anatole France, raconte que le lendemain, 22 juillet, le roi s'en fut, avec Jeanne, de Corbeny à Vailly-sur-Aisne, où il reçut la soumission de la ville de Soissons. Jeanne passe ensuite à Soissons et à Château-Thierry. Jeanne ne pensait pas que huit mois plus tard, le 23 mai 1430, elle serait faite prisonnière à Margny-les-Compiègne et enfermée par le comte Jean de Luxembourg dans la tour du château de Beaufort, au nord de Saint-Quentin, où elle restera de mai à fin septembre.

Dans ce château vivait la tante du comte de Luxembourg : Jeanne de Luxembourg, ancienne demoiselle d'honneur de la reine Isabeau de Sicile, marraine de Charles VII, et Jeanne de Béthune, deuxième épouse de Jean de Luxembourg.

Ces deux dames traitèrent Jeanne avec douceur et lui offrirent des vêtements féminins qu'elle refusa. Un jour, elle sauta de la tour de Beaufort pour s'évader. Contusionnée, elle fut secourue et reprise. Fin septembre Jeanne sera transférée à Arras et on sait que, malgré l'avis de sa tante, Jean de Luxembourg vendit Jeanne aux Anglais ; fin novembre Jeanne partit pour Rouen...

Le passage de Jeanne à Corbeny, à Vailly, puis à Beaufort était à évoquer. Signalons qu'elle s'était également arrêtée à Notre-Dame de Liesse lieu de pèlerinage connu.

Puis vint le 16<sup>ème</sup> siècle. Un roman d'une certaine notoriété circulait sous les règnes de François 1<sup>er</sup> et Henri II : "*Les angoisses douloureuses qui procèdent d'amours*". Son auteur serait Hélienne de Crasne, originaire de la région de Coucy.

Mais dès la fin du 15<sup>ème</sup> siècle, rappelons que dans notre département une femme tout à fait remarquable occupe le château de La Fère : c'est Marie de Luxembourg, dame de La Fère et dame de Chauny.

N'oublions pas que la fille de Marie de Coucy Jeanne de Bar avait épousé Louis de Luxembourg et que la châteltenie de La Fère était une rare dépendance des domaines des sires de Coucy restée propriété des descendants de Coucy. Or Louis de Luxembourg est un aïeul de Marie de Luxembourg qui a épousé François de Bourbon, le bisaïeul d'Henri IV.

Marie de Luxembourg, très riche, est la bienfaitrice de toute la région. On l'appelait la "Mère des pauvres".

Son fils aîné, Charles, est né à Ham en 1489. Avec sa femme Françoise d'Alençon, il s'installera à La Fère. Marie eut ensuite plusieurs enfants ; le cinquième, une fille naquit à La Fère en 1495, Louise de Bourbon future abbesse de Fontevault.

Charles, l'aîné, et Françoise d'Alençon eurent treize enfants dont sept sont nés à La Fère. Parmi eux : Catherine, née en 1525, et qui sera abbesse de Notre-Dame de Soissons et Antoine, le père d'Henri IV. Plusieurs descendants de cette famille de Bourbon continueront à habiter La Fère, telle Catherine, sœur d'Henri IV.

Marie de Luxembourg se plaisait dans la région. Veuve d'un Bourbon - Vendôme, elle favorisa l'épanouissement de la région ; c'est elle qui à Saint-Gobain établit une importante verrerie. Un peu plus tard en 1535, le château de La Fère est habité par Adrienne, duchesse d'Estouteville, épouse du 2<sup>ème</sup> fils de Marie de Luxembourg. Parmi les filles de Marie : l'aînée, Antoinette de Bourbon, sera la mère des Guise et la grand-mère de Marie Stuart.

Puisque nous parlons de La Fère, ouvrons une parenthèse pour rappeler la vieille légende d'une femme de La Fère, Célinie ; cette femme, la mère de saint Rémi, aurait eu lorsqu'elle nourrissait saint Rémi, un lait maternel qui rendit la vue à un ermite aveugle qui s'en était frotté les yeux. Cet ermite s'appelait Montain et l'église de La Fère est sous le vocable de saint Montain. Saint Rémi était né vers 437. On dit que son père Emilius, l'époux de Célinie, était comte de Laon.

Disons encore que la création du remarquable musée de La Fère en 1860 est due à une femme : Jeanne d'Aboville, comtesse d'Héricourt.

Après cette parenthèse sur La Fère, ne quittons pas la famille des Bourbon sans citer Eléonore de Roye, née dans l'Aisne, près de Château-Thierry, au château de Condé-en-Brie et qui, épouse de Louis 1<sup>er</sup> de Bourbon, eut deux fils : l'un sera le grand-père du grand Condé ; l'autre, prince de Conti, épousera Marguerite de Lorraine, la fille du fameux duc de Guise, Henri le Balafre, assassiné à Blois par Henri III.

De la même époque, on connaît Marie de l'Aubépine, épouse de Claude Pinart seigneur de Cramailles, près de Fère-en-Tardenois, dame d'honneur de Catherine de Médicis. On trouve dans les mémoires des sociétés d'histoire de l'Aisne (tome XXIV) la copie de l'épithaphe portée sur la tombe de Marie : "Ci-git le cercueil de haute et puissante Dame Marie de l'Aubépine" etc...

Dans un autre château, le château de Cœuvres, à 17 km de Soissons, vivait une femme qui fut encore plus remarquable, Gabrielle d'Estrées. On sait que le roi Henri IV ira jusqu'à se déguiser en paysan, avec blouse et sabots, pour approcher la belle Gabrielle au château de Cœuvres.

Pour sauver les apparences, Gabrielle, devenue la favorite du roi, épousera (provisoirement) le gouverneur de Chauny : Nicolas d'Amerval. Mais elle ne quittera pas le roi et lui donnera trois enfants dont l'aîné, César, duc de Vendôme, naquit à Coucy en 1594. Le 3<sup>ème</sup> eut pour parrain le comte de Soissons. César joua un rôle important dans la Fronde et battit la flotte espagnole devant Barcelone en 1655.

Devenue Duchesse de Beaufort, Gabrielle eut une influence politique non négligeable. Elle poussa le roi Henri, protestant à se convertir au catholicisme. Ce qui lui valut de très importants ralliements et en 1595, c'est elle qui reçut avec Henri IV au château de Folembray, le ligueur Mayenne qui tenait encore La Fère et qui signa ce jour là un mémorable compromis.

On sait que Gabrielle mourra d'éclampsie (accès dû à l'albuminurie), en 1599, au cours d'une quatrième grossesse.

Et nous parvenons au 17<sup>ème</sup> siècle. Notre région a alors deux grands hommes : Racine de La Ferté-Milon et La Fontaine de Château-Thierry. On peut se demander ce qu'étaient leurs épouses ?

La femme de Racine est picarde de la Somme ; elle s'appelle Catherine de Romanet. Très pieuse, elle est indifférente à la gloire et à la littérature. Elle donne à son mari deux fils et cinq filles.

Bien qu'on ait attribué à Racine quelques passions pour les interprètes de ses tragédies, la "Du Parc" qu'il avait enlevée à la troupe de Molière, puis la "Champmeslé", il semble qu'entre les deux époux régnait une tendresse et un attachement solide. Lorsque Jean Racine meurt, sa femme bénéficiera d'une pension qui lui est attribuée par Louis XIV ; son veuvage durera trente-trois ans ; elle meurt en 1732.

Le ménage de Jean de La Fontaine est plus compliqué : sa femme Marie Héricart est née en 1633 à La Ferté-Milon, pays natal de Racine dont elle est une parente éloignée. Lors de leur mariage, ils avaient, lui vingt-six ans, elle quatorze ans et demi. Les époux entretiennent des relations affectueuses bien que lui ne se soit marié que par raison et sur ordre de son père. Quant à Marie elle était orpheline ; élevée sévèrement par son grand-père elle vît dans le mariage une certaine libéra-



tion. Les difficultés financières vont séparer les époux. Lui n'a guère que des dettes ; elle a quelques biens. La séparation de biens devenue nécessaire va entraîner de plus une séparation de corps. Il va souvent seul à Paris et a quelques maîtresses.

Elle reste seule, lit beaucoup, néglige son ménage et son mari le lui reproche. Elle affiche une vertu orgueilleuse, bien qu'on murmure qu'elle a eu une aventure avec un capitaine de dragon. Mais lui, en a de nombreuses. Elle lui prête cependant de l'argent, qu'il lui rendra en vendant sa maison de famille et son banc d'église. Leur fils est élevé par son parrain : François de Maucroix, un poète noyonnais. Ce n'est que tout à la fin de sa vie que Jean de La Fontaine viendra parfois revoir sa femme et ses petites filles à Château-Thierry où Marie vivra jusqu'en 1709 (son mari est mort depuis quatorze ans).

Parmi les autres grandes familles de l'Aisne au 17<sup>ème</sup> siècle, nous avons trouvé à Renneval (près de Montcornet) Suzanne Duez, fille du seigneur de Villers-lès-Guise, qui avait épousé vers 1650 Daniel de Renneval descendant de Raoul de Renneval, grand panetier de France sous Charles V. Suzanne est protestante et, devenue veuve elle s'expatrie lors de la révocation de l'Édit de Nantes. Elle jouissait d'une grande notoriété, ayant accru sensiblement l'étendue de ses propriétés après la mort de son mari, tué en service. Ses terres seront confisquées puis rendues en 1698 à son neveu qui a abjuré. Les propriétés de Renneval seront plus tard à nouveau confisquées puis une nouvelle fois rendues à la famille.

Une autre femme beaucoup plus extraordinaire naquit à Guise en 1660, Geneviève Premoy. A quinze ans, elle s'habille en homme, s'engage dans l'armée du Prince de Condé, sous le nom de Balthasar. Elle participe à la guerre. Aux environs d'Ypres, elle tue un officier ennemi et en fait prisonnier un autre ! Au siège d'Aire-sur-Lys, insultée par un officier allemand, elle le provoque en duel et le désarme. Elle devient lieutenant de cavalerie, est blessée de nombreuses fois. Et un jour, c'est au sein droit : elle ne peut plus dissimuler, lors des soins que son état exige, qu'elle est une femme, elle a trente et un ans. On n'ose pas l'éloigner de l'armée où elle s'est tant distinguée. On l'appelle "la Chevalière Balthasar" ou encore "la Dragonne". Elle participe à quelques batailles, notamment au siège de Furnes sur la frontière belge. On la décore, elle est faite Chevalière de Saint-Louis. Mais Louis XIV profite de la signature de la paix de Ryswick en 1697, pour lui faire donner l'ordre de reprendre des vêtements féminins.

Et puis vont régner Louis XV et Louis XVI. Les filles de Louis XV viennent dans notre actuel département par une route appelée depuis "le chemin des Dames", voir leur amie Madame de Narbonne Lara, née Françoise de Chalus, et habitant le château de la Boves, à quelques kilomètres de l'abbaye de Vauclair.

Madame de Narbonne Lara a été dame d'honneur de Madame Elisabeth, sœur de Louis XVI, de Madame Adélaïde fille aînée de Louis XV. Lorsqu'Adélaïde et sa sœur Victoire devront émigrer en Italie, c'est le comte de Narbonne Lara, fils de la Duchesse qui les escortera. Bien que né à Parme, le comte fera d'ailleurs une carrière diplomatique en France où il fut même quelques temps ministre de la guerre en décembre 1791.

Citons à cette époque une cantatrice remarquable Marie Fel qui était l'amie du grand homme de Saint-Quentin : Quentin de la Tour. Elle le sera pendant plus de quinze ans, mais vint très rarement en Picardie. Elle a chanté une fois à Amiens.

Puis en 1789 c'est la Révolution ; nous dirons peu de choses des épouses des fameux révolutionnaires de l'Aisne : la femme de Camille Desmoulin n'y vint jamais. Quant à Fouquier-Tinville il avait épousé Dorothée Saugnier, fille d'un orfèvre de Péronne. Le mariage avait eu lieu au Mont-Saint-Martin, alors abbaye des Prémontrés. L'oncle de Dorothée était chanoine à Noyon. Partie rapidement avec son mari à Paris, Dorothée mourra en 1782, donc avant la Révolution. Elle était épuisée par cinq grossesses successives et ses enfants seront élevés à Saint-Quentin et à Bellenglise. La deuxième femme de Fouquier paraît avoir ignoré le département.

Condorcet né à Ribemont, sera président un certain temps, de l'Assemblée Législative. C'est cette assemblée qui constitue les départements français selon (à peu près) les anciennes "généralités" des Provinces. Ainsi naît administrativement le département de l'Aisne par la loi du 8 janvier 1790. En 1786 Condorcet s'était marié avec Sophie de Grouchy (sœur aînée du futur général de l'Empire).

Quant à Grachus Babeuf, l'autre célèbre révolutionnaire de Saint-Quentin, il a épousé une ancienne femme de chambre qui lui a donné trois enfants, dont le premier s'appelle "Emile" en hommage à Jean-Jacques Rousseau. Cette femme ne semble pas avoir joué de rôle politique à côté de son combatif mari qui, avant de mourir sur l'échafaud (8 prairial An V) en 1797 lui écrit une dernière recommandation : "Il appartient à la famille d'un martyr de la liberté de donner l'exemple de toutes les vertus".

Au cours de l'Empire, notons la présence dans l'Aisne d'une grande dame, la sœur de l'empereur : Pauline Bonaparte. Pauline, très belle, épouse en 1801 le général Leclerc qui vit au château de Montgobert, qu'elle fait agrandir en le réhaussant d'un étage. Mais partie avec lui à Saint-Domingue, elle revient veuve et se remarie avec le riche prince Borghèse.

Puis c'est la Restauration : une femme est considérée comme la bienfaitrice du département : Louise-Adélaïde de Bourbon descendante du grand Condé. Elle sera "dame de Liesse" et "dame de Marchais". A Liesse elle poursuivra les bienfaits de Mademoiselle de

Guise qui, titulaire du duché de Guise jusqu'en 1688, avait à cette époque fondé l'hôpital de Liesse.

Et puis nous sommes à Liesse, qu'il me soit permis de rappeler que, selon l'une des légendes connues, l'existence du pèlerinage de Liesse est due à une femme : la jeune égyptienne Ismérie qui à l'occasion de ses entretiens avec trois chevaliers français de la maison d'Épées (à l'est de Laon) prisonniers en Égypte, se convertit de l'islam au catholicisme à la suite de l'apparition d'une image ou d'une statue de la Vierge. Cette image, Ismérie l'apporte avec les chevaliers ; parvenue aux environs de Marchais, elle constate que l'image ou la statue devient si lourde qu'elle ne peut aller plus loin ; c'est là qu'on construisit en 1134 l'église de Notre-Dame de Liesse.

Nous voici arrivés presque à notre époque. Au 19<sup>ème</sup> siècle le grand homme de l'Aisne est Alexandre Dumas. Mais sa vie est ailleurs. Sa femme Ida Ferrier n'a sans doute pas connu la Picardie. Tout au plus peut-on dire qu'elle avait appris que Dumas jeune homme, alors clerc de notaire à Villers-Cotterêts y eut quelques aventures. Sa première maîtresse (car il en eut bien d'autres) serait Adèle Dalvin qu'il allait retrouver la nuit, en cachette, par une fenêtre laissée ouverte.

Mais il faut retenir en Picardie d'autres femmes qui furent tout à fait exceptionnelles : Je citerai trois noms : Madame Godin, Juliette Lambert et Camille Claudel.

Madame Godin, seconde épouse du brillant homme politique de Guise précurseur des lois sociales, associant, dans un même effort, ouvriers et patrons, travail et capital. Madame Godin, née Marie Moret, s'intéressera vivement aux affaires et aux idées de son mari. Lorsque celui-ci mourut en 1888, elle continue d'administrer l'entreprise et les réalisations du familistère de Guise. Elle écrit elle-même une série de documents biographiques et de notes sur les études de son mari ainsi que quelques traductions d'auteurs anglais. Elle mérite de figurer parmi les femmes remarquables du département malgré sa modestie : elle écrivit le 3 avril 1890 "L'œuvre de mon mari est à lui tout entière, la part que j'y ai prise a été trop insignifiante".

De Juliette Lambert née en 1826, nous pouvons dire que née dans l'Oise, elle a été élevée dans l'Aisne à Chauny, par ses grands-parents, le médecin de l'hôpital, Docteur Séron et Madame, qui habitaient l'actuelle rue du Général Leclerc. Attirée par les idées de Proudhon et de Louis Blanc, Juliette s'intéresse à la Révolution de 1848 et à l'histoire politique dès son plus jeune âge. Elle épouse un avocat La Messine qui plaide à Soissons et à Chauny ; puis devenue veuve, elle épouse Edmond Adam, journaliste parisien qui deviendra député, puis sénateur. Elle quitte l'Aisne, habite Paris, écrit une quarantaine d'ouvrages, romans, récits de voyages, nouvelles, etc... et notamment les "*Souvenirs d'enfance et de jeunesse*" où elle raconte comment elle a, avec son

père (alors installé à Blérancourt) étreigné les nouveaux chemins de fer de Berck à Boulogne-sur-Mer : "Tout Chauny en parlait lors de mon départ, tout Chauny m'interrogea au retour" écrit-elle. Mais elle écrit aussi des ouvrages politiques "*La patrie Hongroise*", "*La patrie Portugaise*", "*La Sainte Russie*". Elle fonde en 1879 "*La Nouvelle Revue*" journal de politique économique qu'elle dirige jusqu'en 1905. Son salon est fréquenté par l'élite républicaine littéraire et artistique. Elle mourra à quatre vingt dix neuf ans en 1936. Son nom demeure honoré en politique comme en littérature.

Il nous reste à parler d'un brillant sculpteur, la sœur aînée du grand homme de lettres Paul Claudel, Camille Claudel, née à Villeneuve-sur-Fère en 1864. Elle a quatre ans de plus que son frère et est très douée dès le plus jeune âge pour les sculptures qu'elle réalise avec la terre glaise du jardin, ce qui lui vaut quelques difficultés avec sa mère qui craint pour la propreté de la maison.

Partie à Paris avec l'espoir d'y suivre l'enseignement de Rodin sculpteur déjà célèbre à l'époque, elle y rencontre, outre Carrier Belleuse le grand sculpteur d'Anizy-le-Château, dans le salon Juliette Lambert Adam, le poète Mallarmé, le musicien Debussy et le romancier Mirbeau qui restera un ami. Remarquée par Rodin, elle deviendra sa maîtresse. Il a vingt quatre ans de plus qu'elle et rend la vie de Camille terriblement difficile. Elle est désapprouvée par sa famille, tantôt abandonnée, tantôt reprise par un amant qui conserve ses anciennes liaisons.

Elle est enceinte, fait une fausse couche ; à nouveau repoussée par le Maître, elle se croit persécutée par lui, devient aigrie, intolérante et accumule les extravagances. Au salon de 1897, elle expose sans grand succès. Elle y a pourtant montré ses "*Causeurs*", superbes sculptures en jade. Plusieurs de ses œuvres restent connues : "*Valses*", "*Jeanne enfant*", "*Peintre*" et le buste de son frère Paul. Elle sculpte le marbre, le plâtre, le bronze. Elle crée "*L'implorante*", "*L'abandon*", "*La petite châteline*".

Mais entre 1905 et 1910, elle se fait remarquer par son excentricité, refuse une invitation à la Présidence de la République, ne prend plus la peine de s'alimenter, ni de s'habiller correctement. Elle détruit ses propres œuvres, la nuit, à coups de marteau. Sur plainte des voisins on enquête. Et elle finit par être internée à Ville-Evrard, en milieu psychiatrique.

Cette artiste brillante, malheureuse, demeurera ensuite trente ans à l'Asile de Montdevergues où sa mère semble avoir fait le vide autour d'elle. Jusqu'à sa mort, à soixante-dix-neuf ans en 1943, elle se plaindra de ne pouvoir regagner Villeneuve-sur-Fère, où elle se serait écrit-elle, contentée d'une grange.

Sa tombe même aurait, dit-on, disparu : le terrain du cimetière où elle avait été inhumée aurait été requis "pour les besoins du service".

Voici donc énumérés les noms de quelques femmes remarquables dans l'histoire du département de l'Aisne. Il y en a d'autres, ne serait-ce que parmi les héroïnes de la Résistance au cours de la guerre 39-45, comme par exemple Simone Michel-Lévy, postière à Chauny et morte en déportation, comme aussi Suzanne Chazal qui à Ribemont, sauva vingt-deux résistants au prix de sa propre vie, et il y en a d'autres.

Chez nous comme ailleurs, et comme toujours, les femmes ont participé aux événements qui constituent l'histoire des arts, des sciences, des lettres ou de la politique. Déjà chez les Romains, la nymphe Egérie dictait certaines décisions au roi Numa. Et au 20<sup>ème</sup> siècle, Aragon découvre tant de choses dans "les yeux d'Elsa", mais il n'y a pas que les rois et les poètes pour bénéficier des inspirations féminines. Dans l'Aisne, on vient de le voir, des femmes brillantes ont tenu une place importante dans l'histoire, en bien des domaines.

Elles avaient droit, nous a-t-il semblé, à ce que leurs mérites soient rappelés.

Michel PELLETIER